



Analyse sociologique des supports. Le cas des individus vivant dans la précarité

Vanessa Stettinger

► To cite this version:

Vanessa Stettinger. Analyse sociologique des supports. Le cas des individus vivant dans la précarité. Caradec V. et Martuccelli D. (éds). Matériaux pour une sociologie de l'individu, 2004. hal-01620609

HAL Id: hal-01620609

<https://hal.science/hal-01620609>

Submitted on 25 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'analyse sociologique des supports. Le cas des individus vivant dans la précarité

Lors d'un travail de recherche sur les vendeurs des journaux de rue et les mendiants du métro parisien (Stettinger, 2003), il nous a fallu dépasser la simple constatation de leurs manques afin de comprendre leur façon de vivre dans la précarité. Il est vrai que ces personnes ne disposent pas d'une panoplie des capitaux et des ressources qui aide tout individu à tenir socialement : pour la plupart d'entre elles, le travail a été remplacé par des activités précaires (la vente des journaux ou la mendicité) qui ne leur apportent ni un revenu régulier, ni un minimum de reconnaissance ; si la famille n'est pas toujours absente, l'aide qu'elle peut accorder est cependant très instable. Mais, malgré la précarité de leurs ressources, qui les fait rentrer dans la catégorie des « individus par défaut » définie par Robert Castel¹, nous avons observé que ces personnes se démènent dans leur quotidien afin de s'approcher, ne serait ce que pendant un court instant, de ce qui est pour elles une vie « normale », la vie de « tout le monde ». Elles sont ainsi obligées de trouver, sans se rendre toujours compte, des modes de remplacement, des échappatoires qui leur permettent de gérer certaines difficultés et de combler des frustrations vécues au cours de leur quotidien. Pour retrouver un peu d'estime de soi, quelques-unes « s'inventent » des histoires ; pour combler des frustrations, elles rêvent d'un avenir différent... Dépouillées d'une partie des ressources fondamentales pour la vie dans notre société, elles sont parfois livrées à elles-mêmes dans leur recherche d'un rapprochement d'un certain « modèle » de vie. Cette « nudité » met en exergue et rend plus visibles certains des « supports » qui les guident et leur permettent de poursuivre leur route.

La notion de « support » employée ici est différente de celle utilisée par Castel dans le sens d'une condition objective de possibilité, lorsqu'il fait référence aux « ressources » de type relationnel, culturel, économique, à partir desquels les individus développent des stratégies individuelles : « Parler de support dans ce sens, c'est parler de 'ressources', ou de 'capitaux' au sens de Bourdieu ; c'est la capacité de disposer de réserves qui peuvent être de type relationnel, culturel, économique, etc., et qui sont les assises sur lesquelles peut s'appuyer la possibilité de développer des stratégies individuelles » (Castel, Haroche, 2001, p.30). Cette conception de la notion de support, qui va de pair avec la description que l'auteur fait de l'histoire des supports politiques de l'individu moderne, soulignant la remise en cause du rôle de l'État social et la dissolution du collectif de proximité, est d'un intérêt plus limité lorsque l'on porte un regard sur les individus et leurs pratiques, et ne justifie pas vraiment son usage, puisque, comme le souligne l'auteur, elle ne se différencie pas des notions de capital et de ressource. Pour Danilo Martuccelli, cependant, les supports sont l'ensemble des soutiens qui tiennent l'individu face au monde, « matériels ou symboliques, proches ou lointains, conscients ou inconscients, activement structurés ou passivement subis, toujours réels dans leurs effets, et sans lesquels, à proprement parler, il ne subsisterait guère » (Martuccelli, 2002, p.64). Pour cet auteur, du fait même de la condition humaine, tous les individus sont dotés de supports et c'est grâce à eux qu'ils

¹.- Comme le souligne Castel, « (...) "l'individu par défaut" dont je fais état n'est pas gavé, tout au contraire. Si je peux poursuivre cette métaphore un peu osée, il a faim plutôt qu'il ne souffre d'indigestion, il est du côté du manque plutôt que du trop-plein » (Castel, Haroche, 2001, p.142).

peuvent se construire et se tenir socialement. C'est à cette conception de « support » que nous faisons référence dans cet article.

Il nous semble difficile d'ignorer l'importance des supports dans une discipline qui essaye de comprendre les modes de vie et les pratiques des individus. Leur insuffisance prise en compte par les sociologues est d'autant plus nuisible pour ceux qui travaillent sur des publics qui sont en défaut des capitaux et ressources, là où la figure d'un individu se tenant de l'intérieur, obligé de s'autogouverner, prend toute sa dimension (Martuccelli, 2002). Ce sont les « supports » des habitués du métro parisien et leurs réseaux de relation qui nous ont permis de donner sens à leurs pratiques et modes de vie, et de mieux comprendre leur vie dans la précarité. Par l'imagination et les rêves, qui dépassent souvent toute probabilité objective de réalisation, ils « transforment » leur quotidien et leur avenir, qui sont ainsi moins sombres et plus faciles à affronter. La maîtrise de leur histoire leur permet de la manipuler librement : la valorisation d'une vie marginale transformée en celle d'un « héros » donne du sens à leur passé et leur procure une certaine reconnaissance ; « l'histoire des pertes »², souvent destinée aux intervenants sociaux, vise le plus souvent à justifier et donner une explication cohérente de leur situation, enfin à soulager leur culpabilité de ne pas être comme « les autres ».

Ces exemples mis à part, comment cerner dans la réalité ce qui « supporte » l'individu ? Nous verrons dans cet article que l'étude des « supports » est d'un grand intérêt lorsqu'elle permet de dépasser les limites posées par une analyse en termes de capitaux et de ressources. Grâce à elle nous pouvons mieux comprendre les attitudes – conscientes ou inconscientes – qu'adopte l'individu, afin d'apporter à soi-même ce dont il a besoin pour affronter une situation donnée. Les supports sont là, on les perçoit dans la vie sociale, mais la sociologie ne sait pas encore bien quelle place leur attribuer. De ce fait, leur analyse est d'autant plus difficile, et les risques d'interprétations douteuses bien réels.

Dans cette contribution, nous nous proposons, en nous fondant sur quelques publications récentes, de distinguer deux manières d'appréhender les supports. La première, illustrée par les travaux placés sous le label de la résilience et par une étude de Catherine Delcroix sur une famille immigrée vivant dans la précarité, peine à en expliquer l'origine. La seconde, présentée ici à partir des travaux de Corinne Lanzarini sur les sous-prolétaires et de ceux de la sociologie clinique, s'efforce de penser la production sociale des supports, de comprendre la forme que ces « supports » prennent dans le monde social et comment ils collaborent à le construire.

1. Des supports à l'origine parfois mystérieuse

Empruntée par la psychologie à la physique, la notion de résilience arrive en France tardivement et les premiers travaux français apparaissent dans les années 1990. Le premier travail sur la résilience est, à la fin des années 1960, celui du nord-américain J. Bowlby (1978). Mais une émergence plus importante des travaux sur ce concept se fait dans les pays anglo-saxons et nord-américains dans les années 1980 (Anaut, 2003). Aujourd'hui, en France, la résilience est un concept pluridisciplinaire, à propos duquel on retrouve différents modèles théoriques sur lesquels on ne s'attardera pas ici. Nous nous en tiendrons à une définition générale de cette notion, car ce qui nous intéresse est, avant tout, la façon dont elle permet de traiter des « ressources internes ».

La résilience définit la capacité d'un individu à vivre et à se développer de manière satisfaisante, malgré les difficultés auxquelles il peut se trouver confronté : « la résilience désigne l'art de s'adapter aux situations adverses (conditions biologiques et socio-psychologiques) en développant des capacités en lien avec des ressources internes (intrapsychiques) et externes (environnement social et affectif), permettant d'allier une construction psychique adéquate et l'insertion sociale » (Anaut, 2003, p.33). Cette notion permet à la psychologie, dans un premier temps, et à d'autres disciplines *a posteriori*, de passer d'un modèle basé sur la vulnérabilité – les difficultés d'adaptation, des problèmes

².– D'après Claudia Girola, les premiers récits des personnes à la rue se ressemblent beaucoup et visent à justifier leur situation : « Une histoire succincte de leur vie presque toujours structurée de la même manière : perte du travail, divorce, perte du logement, l'alcool, la rue. J'ai parfois trouvé certaines différences dans l'ordre des événements, mais l'élément commun en était toujours la perte, l'abandon, l'homme 'sans'. L'histoire commençait toujours par le grand Événement, le jour où tout s'est écroulé » (Girola, 1996, p.91).

comportementaux – à celui qui vise à mettre en évidence des facteurs de protection – les compétences des acteurs, leurs capacités à faire face, leurs stratégies d'ajustement (*coping*) (Theis, 2001). Les travaux sur la résilience repèrent ainsi les « facteurs de risque » auxquels sont exposés les individus, et surtout les « facteurs de protection », qui permettent aux individus confrontés aux risques de faire face à des situations difficiles, « de réussir, de vivre et de se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comportent normalement le risque grave d'une issue négative » (Cyrulnik, 1999).

La notion de résilience a sans doute apporté aux psychologues un regard nouveau sur les individus. Tout d'abord, cette notion met fin aux déterminismes psychiques à partir du moment où l'on abandonne l'idée de fatalité en matière de répétition transgénérationnelle ou d'un déterminisme considérant que « tout est joué » à un âge donné. Cela est évidemment possible grâce à un changement de point de vue de l'analyse qui n'est pas sans intérêt : on déplace l'analyse des problèmes à celle des ressources. Parmi les individus qui vivent une épreuve difficile, on s'attarde plutôt sur ceux qui la surmontent. Et on ne s'intéresse plus non plus uniquement à l'individu : on doit théoriquement prendre en compte le contexte social, économique, politique dans lequel il vit et dans lesquels les facteurs de risque sont apparus et les facteurs de protection se sont construits. On prend en compte aussi l'entourage et le soutien que celui-ci peut apporter à l'individu (Manciaux, Lecomte, Vanistendael, Schweizer, 2001).

Si la notion de résilience soulève certaines questions intéressantes, les points d'interrogations la concernant sont néanmoins nombreux. On doit noter tout d'abord la fluidité des critères qui la définissent : qu'est-ce qu'un comportement socialement acceptable ? Qu'est-ce qu'une vie épanouie ? L'évaluation d'une quelconque résilience pose aussi beaucoup de problèmes : quel facteur prendre en compte dans la résilience d'un individu, la réussite sociale ou le psychique, par exemple ? Une autre difficulté à souligner se rapporte aux problèmes d'identification des facteurs de protection et des facteurs de risque, variables en fonction de la nature des traumatismes, des personnalités atteintes, des situations et des moments particuliers où ils interviennent (*ibid.*)

Même si le social a un rôle à jouer dans la résilience, on peut remarquer que la plupart des travaux donnent une place plus importante aux « capacités internes » des individus. L'environnement est important, mais pris en compte dans un deuxième temps : Cyrulnik, par exemple, parle dans ces travaux de l'importance des « tuteurs de résilience », des individus ou de groupes qui aideront un individu à surmonter une épreuve ressentie comme difficile (Cyrulnik, 1999). Cependant, un des facteurs importants de la résilience est la personnalité de l'individu en question (docilité, capacité à nouer des relations...) qui lui permettrait de rencontrer un « tuteur de résilience » et de « tricoter un maillage protecteur » (*ibid.*) Le « relationnel » serait ainsi soumis aux capacités individuelles.

On doit faire attention aussi aux risques d'une notion qui peut suggérer, dans un premier temps, l'existence de « sur-hommes », de ceux qui ont réussi à dépasser une situation problématique par eux-mêmes, stigmatisant ainsi, dans un deuxième temps, ceux qui n'arrivent pas à s'en sortir seuls (Manciaux, Lecomte, Vanistendael, Schweizer, 2001). Et, pour ceux qui ont encore besoin d'une aide extérieure, le risque serait de leur apporter la résilience au détriment de besoins objectifs, comme le souligne Tisseron dans un article paru dans *Le Monde Diplomatique* : « Le but n'est plus d'apporter à chacun l'eau courante, des logements salubres, la démocratie et un travail digne, mais... la "résilience" ! » (Tisseron, 2003). On n'est pas à l'abri non plus d'une banalisation des épreuves difficiles à partir du moment où « la souffrance rend plus fort » (Cyrulnik, 1999).

La résilience est ainsi une capacité des individus à surmonter des épreuves difficiles. Si l'environnement joue un rôle important, sa prestation est soumise aux qualités subjectives de chaque individu. Les « capacités internes » telles qu'elles figurent dans cette notion sont nées (mystérieusement) à l'intérieur des individus, ayant peu de lien avec l'environnement social. L'objectif des professionnels qui travaillent avec cette notion de résilience est de trouver une façon de la faire émerger chez les individus vivant ou ayant vécu des épreuves difficiles. Les points obscurs empêchant de mieux définir cette notion et les mystères qui l'entourent (une force au plus profond de l'être), rendent leur tâche difficile voire impossible à notre avis.

Nous plaçons sous le label de la résilience, l'ouvrage de Catherine Delcroix, *Ombres et lumières de la famille Nour* (Delcroix, 2001). L'auteur y décrit, à partir de l'observation et du recueil des récits de vie, la vie d'une famille marocaine qui depuis près de trente ans vit dans une cité située dans la banlieue d'une grande ville française. Si Delcroix présente cette cité comme accueillante, bien entretenue, elle nous prévient, dès le départ, que ce cadre de vie relativement favorable n'empêche pas qu'une grande partie des habitants qui y vivent soit touchée par la précarité. Elle retrace ainsi la vie d'une famille qui, en raison de la faiblesse de ses revenus et d'autres facteurs de marginalisation, risque en permanence d'être exclue des modes de consommation habituels, de participation aux activités collectives et des décisions qui la concernent. Vu de loin, les Nour forment une de ces familles que les services sociaux voient souvent d'un mauvais œil : mère analphabète, père bigame et violent, enfants marqués par des difficultés scolaires, des problèmes de santé et d'identité culturelle...

Delcroix montre aussi que les membres de cette famille mettent en œuvre une panoplie de stratégies qui leur permet de prendre en main leur quotidien et d'éviter souvent de tomber encore plus bas dans le dénuement. Sans les enfermer dans une vision culturaliste, l'auteur apporte des nombreux éléments recueillis au cœur de la vie de ces personnes – qu'il s'agisse d'éducation parentale, de pédagogie, de gestion du budget, d'ouverture aux autres – qui prouvent l'existence d'une grande sagesse et d'un bon sens aigu de leur part, aussi bien chez les adultes, les adolescents que les enfants. Nous apprenons à travers des descriptions des souvenirs et du quotidien des parents, ainsi que des huit enfants Nour, comment ils construisent leur avenir, font leurs choix, et essaient, chacun à leur façon, de trouver des solutions aux besoins quotidiens. Si certains affrontent la vie quotidienne en utilisant la violence, d'autres font appel à l'imagination qui leur permet de s'ouvrir au monde. Mais tous « élaborent des stratégies pour l'avenir dans une dialectique entre passé et présent, entre pays d'origine et pays d'accueil, entre culture traditionnelle et désir d'individuation. » Nous pénétrons dans l'univers des parents (la mère surtout) qui visent, malgré d'énormes difficultés, une vie meilleure pour leurs enfants. En réfléchissant sur leur propre vie passée et sur la réalité qui les entoure et en associant les enfants à cette réflexion, ils leur transmettent des ressources pour envisager la vie en société.

Pour l'auteur, lorsque les personnes qui réussissent ne disposent pas des ressources objectives, c'est-à-dire des capitaux aux sens bourdieusien du terme, c'est qu'elles ont trouvé en elles-mêmes les forces et les talents nécessaires à cette réussite. Elles ont à leur portée d'autres types de ressources que l'auteur nomme « ressources subjectives » : « (...) des qualités morales telles que le courage, la ténacité, l'audace, mais aussi la capacité à communiquer et à créer du lien, aller chercher des informations, à les utiliser... » (Delcroix, 2001, p.73). D'un côté, la vie de la famille Nour serait faite de réflexivité, de lutte, de dignité et de bon sens (ressources subjectives), et de l'autre elle est prise d'assaut par des nombreux problèmes quotidiens (des graves problèmes de santé, la scolarisation difficile pour certains enfants, la délinquance, le chômage...) qui font qu'elle n'est pas maîtresse de son devenir et que tout simplement elle subit (données objectives). Nous nous trouvons ainsi face à un décalage important entre les modes d'agir de ces personnes et les faits objectifs qui constituent leur vie quotidienne rapportés par l'auteur. Les « ressources subjectives » présentées par Delcroix se seraient développées indépendamment d'une réalité sociale.

L'origine du décalage est probablement à chercher du côté de la relation que l'auteur a construit avec ses enquêtés – à force de trop vouloir les protéger d'un regard stigmatisant, l'auteur attribue aux ressources subjectives une grande importance, centrant tout son travail sur les lumières de la famille « *Lumière* » (*Nour* qui veut dire lumière). Cependant le mystère demeure quant à l'origine des ressources subjectives ce qui n'est pas sans rappeler celui concernant la résilience et qui pose plus de questions que n'apporte des réponses.

Les « capacités internes » ou les « ressources subjectives » consistent en la capacité de l'individu à mettre en place des compétences qui favoriseraient sa réussite, voire sa résilience, en dépit des grandes difficultés qui l'entourent. Il revient ainsi à des « mystérieuses » capacités subjectives d'expliquer le différentiel des trajectoires des individus. Même si ces travaux ne présentent pas leur

cadre théorique de la même manière, ils sont soutenus par une trame de fond semblable, qui dissocie d'un côté le manque de ressources objectives et de l'autre des supports.

2. La production sociale des supports

Corinne Lanzarini propose, dans son livre *Survivre dans le monde sous-prolétaire* (Lanzarini, 2000) une analyse sociologique de la survie des hommes et des femmes vivant dans la rue. Elle présente ainsi l'analyse des processus de déstructuration et de mobilisation de personnes vivant en situation « extrême ». Face à des multiples agressions, les « sous-prolétaires » développent certaines tactiques, comme celle du « ressourcement interne », qui explicite la possibilité sociale qu'ont les acteurs sociaux « individués » de gérer leur habitus. Une « autonomisation » qui prend toute son importance dans « un monde » où il faut souvent compter sur soi-même, faute d'autres appuis : « Il s'agit de rechercher tout ce qui peut faire "tenir" socialement, par une dynamique de ressourcement interne, au sens où les autres, dans cette partie, n'interviennent que comme catalyseurs du système de protection » (*ibid.*, p.100-101). Afin de maintenir son identité et de continuer à ressentir une légitimité individuelle à exister, les « sous-prolétaires » feraient, par exemple, appel à une déréalisation d'un réel insoutenable, ce que l'auteur nomme « onirisme social » : des « histoires arrangées », des « anecdotes », des « mensonges », des « rêves éveillés ». Des récits orientés vers les sociologues, les travailleurs sociaux ou lors de conversations entre pairs qui permettent de « recréer une trame acceptable qui déborde sur un présent pouvant être pris en charge. Faire sens dans le passé permet de créer une identité porteuse d'apaisement et de dynamisme » (*ibid.*, p.105).

Faute de ressources objectives, le « sous-prolétaire » de Lanzarini trouve en lui-même ce qui lui permet de gérer le décalage existant entre son habitus et les structures du monde ordinaire. Lanzarini analyse cette mobilisation en termes de stratégies individuelles d'un collectif en réponse à une demande sociale, ce qui lui permet d'objectiver ces ressources et de montrer qu'elles sont construites dans une réalité sociale précise et en réponse à une situation sociale donnée. Lanzarini montre ainsi, à travers une approche contextuelle, la production sociale des « ressources subjectives », et nous aide ainsi à mieux comprendre la place primordiale qu'elles occupent dans la vie de « sous-prolétaires ».

En cherchant à réhabiliter ce que la sociologie a, dans un premier temps, rejeté pour se constituer en tant que discipline autonome – le vécu, le personnel, le subjectif, l'affectif... enfin, toute la dimension existentielle des rapports sociaux – la sociologie clinique prend en compte la façon dont les individus vivent, intègrent, agissent et se représentent les phénomènes sociaux. L'individu est à la fois produit et producteur dans la relation au social et sa subjectivité est un élément indissociable de la réalité. Un de ses principaux objectifs est de « démêler les nœuds complexes entre les déterminismes sociaux et les déterminismes psychiques dans les conduites des individus et des groupes ainsi que dans les représentations qu'ils se font de ces conduites » (de Gaulejac, 1993a, p.14). Cette sociologie est ainsi ouverte à d'autres disciplines (la psychologie surtout), en cherchant des liens entre des « espaces » psychiques, organisationnels et sociaux.

Le vécu des individus est ainsi au cœur de la sociologie clinique. Le contrôle et la sortie des situations difficiles ne dépendent pas uniquement des possibilités objectives, mais de « l'évaluation du sujet de ses propres capacités d'agir, c'est-à-dire de la nature de l'image qu'il a de lui-même et de ses possibilités d'action » (Taboada Léonetti, 1994, p.182).

Pour la sociologie clinique, la production de connaissances est liée à l'intervention sociale. Cela présuppose une façon d'interpeller les acteurs sociaux et de travailler avec eux en suscitant leur parole, en leur permettant d'acheminer du sens et de participer activement à l'élaboration des savoirs. Ainsi, au centre de ses préoccupations théoriques, méthodologiques et éthiques se trouve la possibilité pour un individu ou un groupe de devenir sujet, en se désaliénant et en refusant ainsi de se laisser écraser par le poids des déterminations.

Dans leur ouvrage *La lutte des places* (1994), V. de Gaulejac et I. Taboada Léonetti cherchent à apporter des éléments de compréhension à la « désinsertion sociale » présente dans les sociétés les plus développées et les plus riches. À partir de l'analyse de l'ensemble des facteurs qui collaborent à la « désinsertion » – les facteurs économiques et les facteurs relatifs aux liens sociaux – et de celle du

processus de désinsertion à partir des histoires individuelles singulières, les auteurs étudient la façon dont les individus gèrent les contraintes sociales en fonction de leurs ressources. Pour eux, les stratégies des acteurs face à la désinsertion (chômage, rupture affective ou problème de santé) traduiraient « le niveau d'intériorisation de l'image négative et la manière dont les individus réagissent face à l'invalidation dont ils sont l'objet » (Taboada Léonetti, 1994, p.183). Les stratégies recensées dans l'ouvrage décrivent ainsi des comportements, pour la plupart individuels, conscients ou inconscients, adaptés ou inadaptés, mis en œuvre pour atteindre certaines finalités. Ces comportements seraient ainsi le résultat d'une interaction de facteurs sociaux et individuels : « La notion de stratégie se situe à l'articulation du système social et de l'individu, du social et du psychologique ; elle permet de lire, dans les comportements, individuels ou collectifs, les diverses manières dont les acteurs 'font avec' les déterminants sociaux, et en fonction de quels paramètres sociaux, familiaux ou psychologiques » (*ibid.*, p.184).

Pour la sociologie clinique, il n'y a pas de clivage entre le social et l'individu. Ils sont entremêlés : le subjectif naît du social et collabore à le construire. L'individu se mobilise en fonction de l'image qu'il a de lui-même et des ressources dont il dispose, tous deux construits dans un va-et-vient entre l'individu et le social : « On ne peut saisir le sens et la fonction d'un fait humain qu'à travers une expérience vécue, son incidence sur une conscience individuelle et la parole qui permet d'en rendre compte » (de Gaulejac, 1993b, p.325). Si la saisie de l'individu dans sa globalité proposée par la sociologie clinique est fascinante, la mise en œuvre d'une telle démarche soulève des difficultés liées surtout, à notre avis, à l'interdisciplinarité à laquelle elle fait appel (Morval, 1993). Tant au niveau théorique qu'au niveau méthodologique, le lien entre l'expérience sociale d'un individu et son vécu psychique de cette expérience ne va pas de soi. Comment expliciter et établir ces liens ? La clinique psychanalytique relate bien la difficulté et complexité d'un tel objectif. Serait-il possible de vouloir arriver à des objectifs semblables sans utiliser les mêmes méthodes ? Avons-nous, sociologues, les compétences nécessaires pour entreprendre une telle démarche en évitant l'écueil de la superficialité ? Ce sont quelques-unes des questions que cette approche théorique soulève.

Les travaux de Lanzarini et ceux de la sociologie clinique font une place à ce qui peut faire « tenir » socialement, aux stratégies (conscientes ou inconscientes, adaptées ou inadaptées) élaborées par l'individu, afin de soulager les souffrances causées par une image négative de soi ou de gérer les décalages existants entre son habitus et les structures du monde ordinaire. Même si ces auteurs ne parlent pas de « supports », c'est bien de cela qu'il s'agit. Afin de ne pas réduire les supports à des ressources, il faut souligner qu'ils ne sont pas là simplement pour pallier le différentiel de moyens d'actions dont disposent les acteurs, mais pour leur donner tout simplement la possibilité de continuer à exister. Ces travaux explicitent l'importance des supports et nous montrent qu'ils sont observables, identifiables et construits en interaction avec la réalité sociale. Soulignons tout de même que malgré des points communs, ces travaux ont une approche bien différente : la sociologie clinique prétend expliciter la construction des supports à l'intérieur de l'individu (sans être à notre avis complètement convaincante) et leur extériorisation, tandis que Lanzarini décrit uniquement l'extériorisation des supports, une fois qu'ils deviennent partie de la réalité sociale.

Conclusion

La nécessité se fait jour, en sociologie, de prendre en compte les « supports » qui font tenir les individus. Pourtant, la notion de support étant inséparable d'une économie subjective, cette prise en compte ne va pas toujours de soi dans une discipline qui est née en partie de la prise de distance vis-à-vis de toute subjectivité. Il n'en reste pas moins que l'individu n'est pas uniquement un ensemble de capitaux et de ressources et que la vie sociale avec ses apports de ressources et capitaux façonne dans chaque individu ses « supports ».

La précarité, qui traite des individus « nus », dépourvus de la plupart des ressources et capitaux sociaux, constitue un terrain d'étude privilégié, la forêt ne cachant plus l'arbre. La notion de support permet de comprendre dans ce cas que si l'individu précaire fait face à la vie sociale, c'est moins grâce à des capacités « mystérieuses » que les tenants de la résilience veulent à tout prix domestiquer, mais

plutôt à partir de supports construits socialement, dans une interaction intime et incessante entre l'individu et la société. La grande fluidité et la particularité des échanges rendent illusoire tout dénombrement et instrumentalisation *a priori*, ce qui ne doit pas cependant masquer la réalité des supports. Renoncer à cette notion conduirait à une restriction inutile du champ d'étude de la sociologie, à une sorte d'autocensure dont l'irrationnel risquerait de tirer les plus grands bénéfices.

Bibliographie

- ANAUT M., *La résilience. Surmonter les traumatismes*, Paris, Nathan, 2003.
- CASTEL R., HAROCHE C., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard, 2001.
- BOWLBY J., *Attachement et perte*, Paris, P.U.F., 1978 (1969).
- CYRULNIK B., *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- DELCROIX C., *Ombres et lumières de la famille Nour*, Paris, Payot, 2001.
- GAULEJAC V. de, TABOADA LEONETTI I., *La lutte des places*, Paris, Hommes et Perspectives, 1994.
- GAULEJAC V. de, ROY S. (eds.), *Sociologies cliniques*, Paris, Hommes et Perspectives, 1993.
- GAULEJAC V. de, « Introduction », dans GAULEJAC V. de, ROY S. (eds.), *Sociologies cliniques*, Paris, Hommes et Perspectives, 1993a.
- GAULEJAC V. de, « La sociologie et le vécu », dans GAULEJAC V. de, ROY S. (eds.), *Sociologies cliniques*, Paris, Hommes et Perspectives, 1993b.
- GIROLA C., « Rencontrer les personnes sans abris », *Politix*, n°34, 1996.
- LANZARINI C., *Survivre dans le monde sous-prolétaire*, Paris, P.U.F., 2000.
- MANCIAUX M. (ed.), *La résilience. Résister et se construire*, Genève, Médecine & Hygiène, 2001.
- MANCIAUX M., LECOMTE J., VANISTENDAEL S. et SCHWEIZER D., « Conclusions et perspectives », dans MANCIAUX M. (ed.), *La résilience Résister et se construire*, Genève, Médecine & Hygiène, 2001, p.241-253.
- MARTUCCELLI D., *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002.
- MORVAL M., « La recherche interdisciplinaire : une difficile intégration », dans GAULEJAC V. de , ROY S. (eds.), *Sociologies cliniques*, Paris, Hommes et Perspectives, 1993.
- STETTINGER V., *Funambules de la précarité*, Paris, P.U.F., 2003.
- TABOADA LEONETTI I., « Les réponses individuelles », dans GAULEJAC V. de, TABOADA LEONETTI I., *La lutte des places*, Paris, Hommes et Perspectives, 1994.
- THEIS A., « La résilience dans la littérature scientifique », dans MANCIAUX M. (ed.), *La résilience. Résister et se construire*, Genève, Médecine & Hygiène, 2001.
- TISSERON S., « "Résilience" ou la lutte pour la vie », *Le Monde Diplomatique*, août 2003.
- VANISTENDAEL S. et LECOMTE J., *Le bonheur est toujours possible. Construire la résilience*, Paris, Bayard, 2000.